

Prologue

Là où rampent les hommes, vivent les cafards.

Une prédiction elfe mentionnait qu'à l'aube du trente huit millième « sisèstre », se réveillerait le dragon roi. Sa fureur libérée se répandrait, tel un courant dévastateur, sur tout Alvanttid, semant la mort et le désarroi. Se nourrissant des intérêts et désirs de chacun, la vigueur du grand dragon atteindrait et dépasserait la fureur des flots du fleuve Vank que viennent grossir les pluies à la morne saison. Bientôt, rien ne pourrait plus échapper à son tumulte. Et il serait trop tard, lorsque les princes et les rois, acculés, s'érigeraient enfin contre lui. Leur affrontement s'avérerait vain. L'empereur mystique, emporté dans son orgueil infini, obligerait les peuples d'Alvanttid à vénérer son rêve, à travers sa personne, sans autre alternative.

Mais la prédiction mentionnait aussi qu'il était possible d'échapper aux dix mille « sisèstres » de la période du dragon roi. La solution résidant dans une pierre extraordinaire ayant apparemment le pouvoir de le contrer : « hérité de la vie du grand mage A.A., c'est dans son lieu de mort que repose son enfant qui, bien accordé, rendra l'ultime dragon au néant ». D'après l'interprétation de nos érudits, cette phrase, tirée du texte original, exprime que la pierre se trouve encore dans la tombe du mage cité : le légendaire Among Allat.

Mes compagnons et moi même étions partis à sa recherche depuis un demi sisèstre, durant lequel nous avons parcouru un long périple, jusqu'à nous enfoncer assez profondément à l'intérieur d'une province de l'ordre des princes félons, à l'Est d'Alvanttid. Nous ne recherchions pas encore la tombe d'Among Allat, mais plutôt le moyen de la situer.

A présent, nous nous trouvions avec certitude devant la fosse d'Alborde que mentionnaient certains de mes vieux grimoires. C'était la seule jonction entre l'extérieur et le légendaire sanctuaire du peuple souterrain d'Albern. D'après mes recherches, c'était ici que devait se trouver le parchemin devant nous mener à l'endroit exact où s'élève le mausolée du mage défunt.

Elwinn, l'elfe du groupe, se pencha au-dessus de la fosse obscure.

— Ca continue de descendre assez abruptement à travers les entrailles de la terre.

— J'ai un grappin, allons-y !! s'exclama Bulgar, laissant s'affaler son lourd sac à bretelles en haut duquel était arrimé un long grappin.

— Comment ça, on y va ? Ah, non ! protestai-je vivement.

Je n'étais pas partant. Mais quelle folie m'avait pris d'accepter de les suivre dans leur périple de fous damnés ! Bien sûr, ils avaient usé sur moi de tous leurs appas, me suppliant et expliquant à qui voulait l'entendre que sans moi, leur entreprise était vouée à l'échec. Il en dépendait, soi-disant, de l'avenir du monde... Moi, trop faible, j'avais fini

par accepter, bien sûr. Ah ! Je les entendais encore me dire que j'étais le plus puissant mage de toutes les communautés environnantes (étant le seul c'était facile), et qu'ils avaient confiance en moi... Mais pas moi en eux ! Comment pourrais-je avoir confiance en une brute barbare, guerrier de son état, secondé par un archer, elfe de surcroît !

— Alors Tilwen, tu dors ! qu'est-ce que t'attends pour agripper la corde et nous rejoindre ? M'intima Bulgar de sa voix tonitruante qui montait en résonnant le long des parois de la crevasse.

— Ah, c'en est assez ! Je te préviens Bulgar, encore une remarque sur ce ton et je vous abandonne ici : deux tristes sires dans leur crevasse tombeau !

— Parce que tu rentrerais seul à la communauté ? S'esclaffa-t-il.

— Voyons, Tilwen, ne te fais pas prier, tes pouvoirs vont nous être indispensables, sans toi nous allons droit à une mort certaine, intervint Elwinn de sa voix mélodieuse et empreinte de gravité contenue.

— Tu ne voudrais pas retrouver nos squelettes délavés au détour de ton chemin ? Et tu sais, c'est infesté d'orcs par ici. A découvert comme tu es, tu risques de te retrouver bien vite avec un silex entre les deux yeux, insista Bulgar, toujours de sa voix rocailleuse.

Finalement, l'image de leurs carcasses perdues et pourrissantes, sans sépulture dans ces terres hostiles, me décida à agripper la corde pour venir les rejoindre.

Nous descendîmes longtemps dans les profondeurs ténébreuses de la terre, jouant les lézards sur les roches friables. Je suivais la cadence soutenue, au risque de me rompre les os. Un alchimiste comme moi n'était vraiment pas entraîné à ce genre d'exercice. Mais mes compagnons ne semblaient guère en tenir compte. En bas d'une longue pente glissante apparut. A mon grand soulagement, il s'agissait d'un immense escalier de pierre taillé à même le roc... L'escalier qui devait mener à la cité souterraine de Marness...

— Wouah ! s'exclama Elwinn en face du gigantisme de l'œuvre.

L'escalier monumental s'enfonçait en pente douce dans les entrailles de la terre. Un immense dôme bardé de stalactites géantes le surplombait majestueusement sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres.

En fait de profondeur, je ne voyais rien, mes yeux ne me permettant que de distinguer partiellement, en dehors des cercles lumineux de nos torches, la volée de marches qui continuait à descendre. Mais, à voir l'expression d'Elwinn, il ne pouvait en être autrement.

Dans l'obscurité, les elfes ont une acuité visuelle bien meilleure que la nôtre. La nuit noire aux yeux d'un humain s'avère n'être qu'une légère pénombre au regard d'un elfe.

Bulgar fit un geste dans ma direction, annonçant :

— Regardez ! Pas de doute, on est sur la bonne voie.

Tournant la tête, je vis, à quelques pas de moi, une montagne de troncs d'arbres élagués et méticuleusement entassés. Evidemment, il ne poussait pas de forêt sous terre, et les habitants de ce lieu étrange devaient s'approvisionner à l'extérieur. Ils avaient accompli un travail de titan, forçant d'autant plus mon admiration que j'avais encore en tête le souvenir de notre périlleuse descente.

Les marches de l'escalier défilèrent sous nos pas pendant de longues minutes. J'avais le souffle court lorsqu'enfin nos pieds foulèrent le sol spongieux de la grotte.

A ce niveau, Elwinn, d'une voix admirative et cependant mêlée de crainte, nous décrivit la vision grandiose qui s'offrait à lui. Le dôme de la grotte s'élargissait en continu jusqu'à atteindre des proportions en tous points considérables, et au milieu trônait une immense stalactite, ou « mite », une colonne naturelle en fait... dont les deux extrémités avaient bien dû se rejoindre il y a des millions de siècles.

Bulgar et moi, bien que nous ne distinguions rien d'autre qu'un voile noir, restâmes stupéfaits devant la merveille contée.

Elwinn attira notre attention en direction d'une légère lueur bleutée à l'est de la cavité. Celle-ci vibrait étrangement au son étouffé d'un vrombissement lointain.

Après avoir éteint nos torches par souci de discrétion, Elwinn, notre guide exemplaire, nous conduisit à travers ce que les deux "aveugles" que nous étions prirent d'abord pour un terrain rocailleux, avant d'apercevoir avec effroi que les rochers qui nous faisaient trébucher et rendaient notre progression difficile étaient en fait de vieilles pierres tombales dont un certain nombre gisaient sur le sol. Nous traversions en fait un immense cimetière décrépit en nous tenant les uns aux autres. Bulgar et moi n'arrêtons pas de trébucher, manquant nous affaler tous les trois mètres. Mais malgré tout, nous avançons sans faiblir. Cependant, à plusieurs reprises, alors que je commençais à mieux distinguer les scintillements bleuté, Elwinn nous intima de faire plus attention et moins de bruit, de sorte qu'il ne nous rassura guère : notre petit périple à travers cet immense dédale de tombes délabrées avait refroidi nos ardeurs... et je comprenais mieux la fébrilité de la voix de notre guide lors de ses dernières injonctions, car à présent chacun de nous, caché derrière une tombe qui risquait bien de devenir la sienne, assistait en silence à une vision cauchemardesque.

Au milieu d'un cercle de petits feux follets évanescents, une créature effrayante, à l'allure d'une momie dans un accoutrement de roi, s'apprêtait à immoler par la lame trois jeunes vierges (supposition gratuite) nues, attachées sur d'imposants autels suintant l'humidité. Autour du cercle bleuté dansaient une myriade de squelettes et autres zombies, dans un cliquetis d'os, terrifiant et sourd.

D'un mouvement rapide de crabe, Bulgar passa de sa tombe à la mienne.

— Tu vois, derrière le cercle... l'espèce d'ombre qui se dresse, c'est le temple que nous cherchons, me dit-il d'une voix étouffée.

Je n'y avais pas prêté attention, mais en m'y attardant je vis à une trentaine de pas du petit cercle, une tache encore plus sombre se détacher, silhouette oppressante d'une imposante construction.

— Je vais y pénétrer avec Elwinn pour chercher le parchemin. Toi, reste ici et si jamais ça tourne mal, fais diversion, finit-il, en me saisissant le bras de sa poigne de fer et en me secouant légèrement un grand sourire aux lèvres.

Je le vis partir en crabe jusqu'à la position d'Elwinn, un peu en retrait. Ils disparurent ensuite, absorbés par l'obscurité de la nécropole.

Fais diversion ? Il en a de bonnes ! Pour ensuite avoir tous ces énergomènes cliquetants sur le dos ! Rien n'était moins sûr que je me lance dans ce genre d'entreprise s'ils s'attiraient des ennuis. Par contre, les ravissantes pucelles qui allaient se faire découper en petites lanières me posaient d'avantage problème. Les circonstances auraient dû me contraindre à rester passif. Pourtant, devant cet affreux spectacle, je ne pu m'y résoudre.

Je me mis donc à échafauder un plan en toute hâte. Le desséché peignait différents endroits du corps des vierges à l'aide de sang tiré d'une petite fiole. Il inscrivait des signes mystiques et cabalistiques en partant de leur front. Il continuait sous leurs aisselles jusqu'à la pointe de leurs tétons. Il s'attardait sur le ventre et pour finir, il appliquait sa trace brunâtre et visqueuse le long de leur entrejambe. Heureusement, il ne paraissait pas doué en dessin et il lui fallut un certain temps pour terminer sa besogne. Tout autour, les pantins morbides, rythmant chacun de ses gestes, accélèrent encore leur danse frénétique. D'ignobles grincements qui me faisaient serrer les dents parvenaient à mes oreilles. Malgré ça, une idée accepta tout de même de germer dans ma tête. Mais il restait un petit problème : en tant qu'alchimiste, je me sers habituellement de divers poudres et liquides. L'inconvénient, en dehors qu'il faut se les trimballer, c'est que cela m'oblige à me trouver à proximité de ma cible. Et là en l'occurrence, je ne voyais vraiment pas comment j'allais pouvoir m'approcher des autels ?

Le prêtre était en train de brasser l'air avec sa dague gondolée, réalisant de vagues signes. Il psalmodiait d'une voix caverneuse des hideuses incantations dont je n'arrivais pas à saisir le sens. Les sacs d'os s'étaient arrêtés de gesticuler, rendant soudainement l'atmosphère pesante sous un lourd silence mortuaire.

Il fallait que je tente quelque chose tout de suite, car j'avais la furieuse intuition que d'ici quelques instants, il n'y aurait plus que trois poupées sanguinolentes allongées sur les autels. Je pris une de mes nombreuses petites bourses et j'y versais une bonne dose de la poudre adéquate. Sans la refermer, je la lançais de toutes mes forces au-dessus des têtes de mort. Elle monta en l'air et disparut après avoir dépassé les autels. Enonçant ma formule entre les dents, j'espérais qu'un peu de poudre les atteindrait... Cinq secondes plus tard, l'autel du centre, devant lequel l'affreux terminait son rite, commença à se fissurer et à craquer avec des bruits stridents et sourds.

Le prêtre se figea sur place et le silence se fit assourdissant. Les filles avaient certainement été droguées, sinon leurs hurlements de dégoût et d'horreur auraient depuis longtemps résonné dans la grotte.

Le prêtre, poignard levé, restait immobile à ne savoir que faire ? Dans un silence rompu par les craquements de l'autel commençant à sérieusement s'effondrer, des centaines d'orbites vides qui constituaient l'assemblée, le fixaient. J'avais escompté un effet de peur mystique, mais il tardait à venir. J'étais dans l'embarras. Je devais trouver expressément une meilleure solution. J'entendis à nouveau scander la voix caverneuse du grand prêtre. Il souleva son poignard, les deux mains au-dessus de sa tête, pour frapper la première jeune fille.

Derrière le cercle, résonnèrent alors les sons de pas de course. Ils provenaient du temple. Un grognement inhumain s'échappant d'une espèce de torche humaine déchira l'atmosphère confinée. La chose illuminait l'entrée du temple. Elle se tordait de manière convulsive pour éteindre les flammes qui lui rongeaient le cuir du bas-ventre et du dos. Deux ombres furtives me semblèrent s'éloigner d'elle à grandes enjambées.

Assurément, les têtes de mort en avaient vu plus que moi. Elles avaient toutes bondi vers le temple dans un cliquetis infernal que le grand prêtre semblait maintenant vouloir orchestrer, se dirigeant à son tour en direction des fuyards.

Sautant sur l'occasion, je me ruais pour délivrer les nymphes des autels mortuaires. Je leur fis avaler une mixture de ma préparation afin de leur rendre leurs esprits. Les trois jeunes femmes, après un instant de flottement, semblèrent retrouver leurs moyens. Les restrictions de leur captivité avaient maculé leurs corps. Je sentais ceux-ci vibrer comme des cordes tendues, alors que j'expliquais brièvement la situation. Malgré la tension presque palpable et leurs regards fixés sur moi, je me rendis compte que leurs silhouettes dénudées, plongées dans ce monde irréel, excitaient mes sens. Mais ce n'était absolument pas le moment, et j'y mis bon ordre, faisant un effort d'abstraction me permettant de revenir à une réalité plus immédiate.

A priori, les demoiselles ne gardaient pas de souvenir des événements récents. Ce qui n'était pas plus mal, ça évitait les effusions sentimentales dont il valait mieux se passer pour l'instant. Les rapides et discrètes présentations terminées, je leur indiquai la direction du grand escalier remontant à la surface et, torche en main, j'ouvris la route de notre fuite.

Ayant facilement atteint les premières marches, nous nous mîmes en devoir de monter le plus rapidement possible. D'où nous étions, nous pouvions distinguer l'avancée des squelettes qui couraient en demi-cercle depuis le temple pour intercepter les fuyards. Ils étaient sur le point de rallier l'escalier. Nous-mêmes avions dû être repérés.

Je montais quatre à quatre, l'air décidé et sûr de moi, pourtant je savais qu'il y avait un problème : je n'avais pas de grappin, et quand bien même, nous serions rejoints avant que le dernier d'entre nous n'ait escaladé la première grappe de rochers.

Nous allions atteindre le sommet, mes charmantes acolytes et moi, lorsqu'une idée géniale me traversa l'esprit ! Le flash percuta les escaliers une volée de marches en surplomb. Suivi d'un terrible fracas métallique ! Mais ce n'était pas le flash de ma brillante idée. Mes réflexes m'avaient fait plonger et m'allonger sur le rocher suintant. Je jetai ma torche un peu plus haut pour éviter de jouer plus

longtemps la cible, avant de scruter en tremblant l'aval de l'escalier. Mes belles s'étaient, elles aussi, toutes réfugiées contre une marche. Plus rien ne se passait, hormis le bruit sourd des os foulant le roc humide que j'entendais se rapprocher. D'instinct, je m'apprêtais à repartir, quand Elwinn tirant Bulgar par la main, surgit dans la lueur vacillante de ma torche.

— Elwinn ! m'écriai-je, fort content de les revoir vivants.

Bulgar prit la parole, pendant qu'Elwinn décochait deux traits contondants vers nos assaillants.

— Encore vivant ! ? On croyait que tu t'étais fait griller vif.

— Mais qu'est-ce que c'était ? Demandai-je en aidant la fille la plus proche à se relever.

— Pas le temps, nous interpella Elwinn qui reprenait sa course.

— C'est la liche des autels, elle aime bien balancer éclairs et autres cochonnailles, m'expliqua Bulgar en faisant passer sans ménagement la dernière fille devant lui.

— Qu'est-ce que tu nous as ramené là ?

Derrière nous, surgissant de l'ombre, une imposante momie armée coupa notre conversation. Sa hallebarde rouillée frappa puissamment Bulgar, qui n'eut que le temps de mettre son glaive en travers. Il para le coup, mais sous la violence du choc, sa lame lui échappa des mains. Ce n'était pas trop grave, Bulgar est ambidextre et il a généralement un glaive dans chaque main.

Je m'écartai au plus vite pour ne pas le gêner dans son combat. Mais je savais que malgré toute l'agilité dont il faisait preuve, il était tombé sur un os.

Il fallait réfléchir vite, et bien coordonner nos prochaines actions. Je n'avais aucune envie de terminer notre aventure dans ce tombeau lugubre. Ne comprenant pas bien ce que manigançait Elwinn, qui s'était accroupi un peu plus haut devant ma torche, je décidais de m'occuper de calmer la cohorte de sacs d'os qui n'allait pas tarder à nous tomber dessus. Sortant une petite fiole qui contenait un de mes mélanges les plus précieux, je la jetai en bas et criai ma formule destructrice.

Mon cri fut couvert par le claquement saccadé de centaines de talons osseux qui foulaient les marches en contrebas.

L'explosion fut tonitruante ! Résonnant dans toute la grotte, elle fit vibrer à l'unisson les milliers de stalactites. En écho, je fus frappé de toutes parts de dizaines de débris osseux : un bout de tibia par-ci, un demi-crâne par-là ! Monter les escaliers jonchés de centaines de morceaux de squelettes serait dorénavant plus périlleux. Je contemplais mon œuvre avec le sourire. Mais la voix grave de Bulgar me fit sortir de mon contentement béat. Il venait de glisser sur un fragment d'os et se trouvait à présent en bien mauvaise posture, affalé sur les marches. Il évita in extremis un coup de hallebarde destiné à l'amputer d'au moins une jambe. Il roula pour cela deux marches plus bas, ce qui ne le préservait en rien du prochain coup. Venant à son secours, je lançai ma dague de toutes mes forces. Mon adversaire ne prit pas la peine de l'esquiver, et frappa sans compter Bulgar qui para les coups du mieux que le lui permettait son glaive et sa position inconfortable. La hallebarde meurtrière lui entama la chair de l'épaule gauche. Mon poignard avait atteint sa cible, sans provoquer de réaction : ma lame lui ayant à peine entaillé la

couenne avant de retomber par terre. Il fallait me faire à l'idée, je ne valais pas tripette comme guerrier...

— Aide-moi, mille sangs ! s'écria Bulgar, sentant dans ses chairs venir le prochain coup.

Son regard implorant n'était pas pour me rassurer, d'autant plus que j'ignorais quoi faire ?

La solution vint toute seule, sous la forme d'un premier trait lumineux, suivi d'un second. Deux flèches enflammées s'étaient plantées dans le dos et la nuque de la momie. Celle-ci fit un brusque retournement du bassin pour regarder derrière elle. Tous ses muscles desséchés se bandèrent dans un même effort et elle partit à toute vitesse en direction d'une mince lueur en amont de l'escalier.

Le vent que produisit son déplacement rageur fit brûler de plus belle ses bandelettes. Trois pas plus tard, une nouvelle flèche venait se ficher dans sa poitrine, puis une autre s'enfonça, presque simultanément dans sa jambe. La momie ralentit son allure, mais dressa brutalement sa terrible hallebarde. Elle eut un instant d'hésitation, durant lequel je retins mon souffle... Ses jambes vacillèrent, son buste partit en arrière, dévalant plusieurs marches et illuminant l'escalier de ses bandelettes embrasées. Assurément, la dernière flèche de feu, plantée dans sa face desséchée, l'avait stoppée net.

— Panache Elwinn... murmura Bulgar qui regardait, hypnotisé, la momie se consumer.

Elwinn bondit comme un chat au-dessus des marches qui nous séparaient de lui. Dans son élan, il continua de descendre un peu plus bas... Deux nouveaux traits embrasés traversèrent la nuit. Suivit un hurlement. Il réapparut alors à la lueur des torches, apparemment sans s'être rompu le cou, ni s'être tordu de cheville.

— La liche est calmée pour l'instant. Ca va ? Questionna-t-il d'une voix haletante dont je n'avais pas l'habitude.

Je regardai autour de moi. La blessure de Bulgar ne semblait pas profonde, le sang avait déjà coagulé. Quant à nos nymphettes, indemnes, elles s'étaient toutes armées de tibias et d'os brisés.

— Ca va, répondis-je, avec mon aplomb habituel.

— Alors on y va, parce qu'en bas, ils se réorganisent et un nouvel assaut est lancé, nous indiqua Elwinn.

Pendant que nous recommencions à grimper, je m'adressais à mes compagnons.

— J'ai mon idée pour en finir une bonne fois pour toutes avec ces têtes de mort. Pendant que Bulgar préparera notre ascension, tu viendras m'aider, Elwinn !

Une nouvelle horde de créatures non mortes, s'était remise à monter l'interminable escalier. On entendait distinctement le fracas de leur rage vengeresse. Les squelettes couraient le long des marches, hélés par leur maître spirituel, qui n'aspirait qu'à notre destruction. L'atmosphère était devenue électrique. Leur avancée rythmée par les sons saccadés du roc contre les ossements, trouverait bientôt son point culminant, lorsque les premiers arriveraient en haut...

— Trois ! hurla Elwinn avec moi, tirant de toutes ses forces sur les lanières. Celles-ci étaient soigneusement attachées aux deux piquets maintenant les grands rondins de bois croisés à l'aller. Les piquets s'arrachèrent, et rien... Non, rien ne se passa, nous essuyâmes même une volée de flèches, heureusement bien

mal ciblée, lorsque enfin un craquement se fit entendre. Le premier rondin avait bougé... Tous les rondins se mirent à dévaler l'escalier en rangs serrés, mais non sans un certain désordre. Ce fut l'avalanche ! Synonyme de totale débandade chez nos malchanceux adversaires... je cru en entendre vouloir retourner dans leurs tombes... c'était la débâcle des débâcles dans le petit monde des osselets.

Chap 1 – Qui de Charybde ou de scylla est le plus à craindre ?

Enfin arrivé à l'air libre, le jour agressa littéralement mes pauvres pupilles, de sorte que je n'y voyais goutte. J'avais comme seule perception du monde un liseré blanc, accompagné des cris de satisfaction poussés par mes compagnons. Les cris de Bulgar et des filles s'atténuèrent brutalement, comme s'ils s'étaient soudain trouvés à bout de souffle. Quelque peu étonné, j'ouvris sans ménagement les yeux : deux secondes après, l'image de mon environnement apparaissait sous les hourras démesurés d'Elwinn.

Oh, ho... fut la première pensée qui me traversa l'esprit, et juste après il y eut : tais-toi, Elwinn !!

Une troupe d'une douzaine d'orcs, accompagnés de féroces lampas, nous entourait. Ils rigolaient de notre mine déconfite et du zouave qui venait enfin de comprendre la situation et de la fermer.

L'un d'entre eux s'approcha et nous fit signe de déposer les armes. Un mauvais regard à notre rencontre, accentué d'un grognement agressif, intensifièrent ses injonctions. Je m'empressai de jeter à terre mon poignard afin de ne pas le vexer davantage et je vis les autres en faire autant. L'orc se mit à rire grassement, assurément satisfait de la situation, puis il pointa sa hache de silex en direction d'un chariot sur lequel reposait une cage en bois. L'instant d'après, un autre, aussi laid que le premier, siffla les lampas qui se mirent à trotter vers nous les babines retroussées. Leurs yeux jaunes et leurs oreilles rabattues inspièrent la crainte, car sous leur robe cendrée se cachaient des crocs luisants d'une violente efficacité. Face à cette situation, il nous suffit d'un rien de temps pour nous retrouver dans la cage. Après avoir clos la porte de celle-ci avec de solides lanières de cuir, la petite troupe se mit en marche.

Voilà, nous étions dans de beaux draps, et hormis la chaude présence des deux représentantes de la gent féminine qui me serraient de près en raison de mon charme sensuel... à moins que l'exiguïté de la cage y soit aussi pour quelque chose ? A part donc ce maigre réconfort, mon moral n'était pas au beau fixe. Je passai ainsi la moitié de la révolution lunaire suivante à me souvenir de tous les jeux cruels auxquels, m'avait-on conté, se livraient habituellement les orcs avec leurs prisonniers.

Finalement, j'abandonnai cette énumération forte éprouvante pour porter mon attention sur Elwinn qui, d'une voix impérieuse et claquante, demandait à un orc de lui dire où nous allions et ce qu'ils comptaient faire de nous.

— Faire route vers communautés du sud... Hommes servir d'esclaves pour travail dur, mais pas toi. Toi iras avec femelles pour cuisine ou dans harem si chef décide toi bonne sous l'orc ! finit-il dans un éclat de rire (il me faut

vous dire que les elfes possèdent généralement un physique très androgyne et qu'ils sont hais des orcs).

Malgré le dramatique de la situation, je fus pris d'une crise de fou rire incontrôlable, brisant le masque grimaçant que j'avais revêtu et maltraitant mes abdominaux plus que de raison.

Elwinn me crucifia silencieusement d'un regard noir qui eut l'effet d'accentuer ma crise. Bulgar se retourna soudain dans ma direction, le visage cramoisi.

— Maintenant, tu vas fermer ton clapet ou je ne te fais avaler ta langue !

— Excuse-moi, c'est... c'est nerveux, je... je... hoquetai-je avec difficulté, en faisant de rudes efforts de volonté pour me calmer.

Mais c'était trop tard, cette grosse brute velue me sauta dessus avec un barrissement guttural. Une des jeunes filles hurla, se jetant contre les barreaux pour lui céder précipitamment le passage.

N'en croyant pas mes yeux, j'eus juste le temps de protéger mon cou qu'il me semblait s'apprêter à saisir. Me jetant en arrière, je lui projetai un coup de pied sensé le faire chanter de façon plus printanière. Malheureusement, mon pied ne heurta que le haut de sa cuisse. Il m'agrippa alors violemment par les épaules et me projeta contre le sol. Et ce n'est qu'une fois à terre qu'il se mit à m'étrangler sérieusement. Il me semblait être un fétu de paille entre ses mains. Sans mentir, j'étais plutôt mal barré.

— Ecoute, Bulgar, si j'ai pu heurter ta sensibilité tout à l'heure, crois bien queee... j'en suis désoléééé et je me confonds en excuses ! ?... Parvins-je à articuler avec de croissantes difficultés.

Derrière, j'entendais maintenant les jeunes femmes hurler, ainsi qu'un certain remue-ménage du côté des orcs.

Bulgar se pencha sur mon visage, polluant avec son haleine fétide le peu d'air que je parvenais encore à respirer. Il se mit à murmurer quelque chose, lorsque Elwinn l'agrippa à l'épaule et le tira en arrière. Cette aide inattendue le fit se retourner prestement. Il me relâcha l'espace d'un instant, l'attrapa sans pitié à la cheville et lui pressa sans ménagement l'autre main sur son ventre. Elwinn perdit l'équilibre et fut gratifié pour finir d'un « t'en mêle pas !! » retentissant.

Reprenant ma respiration avec difficulté, je me rendis compte que les orcs, tout excités, hurlaient autour du chariot. Ils haranguaient Bulgar pour qu'il continue mon supplice, et ç'avait l'air de fonctionner.

Avant qu'il ne se remette à m'étrangler sauvagement, je le suppliai de réfléchir à toutes les conséquences de cet acte malheureux. C'est là que, surprise... il m'expliqua entre ses dents, en poussant de petits grognements de fureur pour donner le change, qu'il faisait ça pour que les orcs ouvrent la cage et viennent nous séparer. Comprenant son erreur d'appréciation, je lui expliquai amicalement que j'aurais préféré en être averti et que cela ne marcherait jamais, parce que les orcs se délectaient de nous voir nous entre-tuer comme des bêtes.

— Mais si !... M'exhorta-t-il à continuer.

— Mais non ! Me défendis-je.

C'est alors qu'un hurlement de lampa s'éleva au-dessus de la cacophonie qui régnait, faisant se retourner les orcs. Deux chevaliers vêtus de fer et d'acier, aux couleurs des chevaliers dragons, chargeaient bride abattue dans notre direction.

Ce fut le branle-bas de combat général. Un lampa téméraire alla se jeter à leur rencontre en grognant et hurlant à la mort. Mort qu'il ne tarda pas à côtoyer, empaler qu'il se fit par la longue lance de l'un des chevaliers.

Les premières haches de pierres volèrent dans sa direction, blessant son cheval qui se cabra brutalement et l'envoya paître sur un buisson.

Lancé à plein galop, l'autre chevalier percuta au même moment la troupe d'orcs devant la roulotte. Il avait abandonné sa lance et lacérait les chairs à grands coups d'espadaon. Trois orcs furent mis en pièces en un temps record. Mais alors qu'il amorçait un puissant coup d'épée circulaire pour en décapiter un quatrième, un lampa, vif comme l'éclair, bondit et le saisit au poignet. Déstabilisé, le chevalier fut entraîné dans une chute brutale.

Délaissant des yeux cette lutte épique, je vis mes compagnons en train d'essayer de rompre les barreaux de la cage. Mais, de bonne facture, ceux-ci ne semblaient pas devoir céder. M'approchant d'eux, je versais un peu de poudre de feu sur les lanières. Elles crépitèrent légèrement avant de noircir et de s'effriter. Un instant plus tard, nous étions libres et armés de bâtons. Nos armes personnelles ayant été abandonnées à des lieux d'ici...

Le chevalier qui s'était fait sortir des étriers par le lampa avait réussi à le supprimer à grands coups de coutelas. Mais à présent, il se faisait sévèrement rosser par les orcs à coups de bottes et de silex. Son compagnon d'arme, un peu plus loin, n'était guère en meilleure posture, repoussant difficilement ses nombreux assaillants.

Serrant fortement mon bâton, je me demandais ce que je comptais bien en faire. Je n'avais jamais appris les rudiments de quelques armes que se soit. Elwinn, je le voyais bien, n'était pas non plus très à l'aise. Les vociférations de l'un des orcs qui s'acharnait sur l'un des pauvres chevaliers, me parvinrent aux oreilles : « ... te faire plaisir ! Graver tatouage de dragon dans dos à coup de silex ! ! » Ayant remarqué que les chevaliers portaient un casque et une cotte de maille, le son mat qui suivit m'étonna. Je compris juste après, lorsque j'aperçus Bulgar fauchant avec son bâton un orc à sa portée. Des cris de guerre tonitruants accompagnaient l'action.

Elwinn, suivi des filles, se dirigeait, à son tour vers l'autre chevalier. De mon côté, je préférerais m'asseoir dans l'herbe afin de me détendre en regardant la scène.

Grâce à Bulgar, le premier chevalier avait récupéré son arme et ce n'était plus qu'une question de temps pour qu'ensemble, ils mettent en fuite leurs assaillants. Quant à Elwinn, il était arrivé juste à temps, évitant à l'autre caparaçonné d'être mis en charpie. Cependant, les orcs conservaient encore l'avantage.

Mais c'étaient nos damoiselles qui renaient mon attention. Toujours nues, elles faisaient bloc et gigotaient agréablement pour faire reculer nos ennemis.

« Ah ! Comme c'est beau une femme au combat ! Je me demande pourquoi les armées du monde leur font délaissé cette tâche ? Les guerres seraient beaucoup plus esthétiques et attrayantes si la gent féminine y était mieux représentée », pensais-je rêveusement.

— Tilwen ! La vie est belle ! ? Surtout, te sens pas obliger de participer ! M'interpella avec force Bulgar, qui courait avec le chevalier pour aller aider l'autre groupe.

— Eh oh ! Je ne suis pas un guerrier, je n'ai jamais appris à me servir de vos rustres équipements, lui lançai-je au passage, en me redressant afin que ma voix porte.

— Et les filles, tu crois qu'elles ont appris ? Continua-t-il de bêler à bout de souffle.

— Mais je ne suis pas une fille ! Me défendis-je, tout en reprenant mes aises.

Un quart de révolution lunaire plus tard (il me faut préciser que le ciel d'Alvanttid abrite deux soleils dont la course se croise, mais aussi plus d'une douzaine de lunes de toutes tailles qui traversent le ciel plusieurs fois par jour), les derniers orcs prirent la fuite devant la fougue renaissante de mes compagnons. Pourtant lorsque ces derniers se dirigèrent vers moi, à la conversation que tenait l'un des chevaliers à Bulgar, je décelais un malaise naissant.

— Vous n'auriez pas dû m'empêcher de les pourchasser ! Me faire traiter de fiente de dragon par un orc sans pouvoir le châtier ! Par votre faute, je suis déshonoré.

— Vous me reprochez de vous sauver la vie ! Billevesées ! Allez vous faire piéger dans la forêt si ça vous chante ! répondit rudement Bulgar qui n'avait pas pour habitude de s'en laisser conter par quiconque.

— Dois-je vous rappeler, enchaîna son frère d'arme, dont la cotte de maille était salement endommagée, que sans notre intervention, vous vous trouveriez dans une fosse, esclave de ces brutes incultes !

— Votre rescousse vous a surtout permis de ramasser quelques peccadilles de notre rageuse victoire, renchérit le premier chevalier, qui toisait Bulgar.

— Il aurait mieux valu vous cantonner à regarder le spectacle que nous vous offrons ! Comme votre camarade d'infortune, assena-t-il pour finir en me désignant de la tête. Ils étaient maintenant arrivés à ma hauteur, de sorte que je me rendais bien compte à quel point Bulgar fulminait d'entendre ces foutubols s'étaler à nos dépens.

Mais personnellement, la situation avait le mérite de me divertir : voir Bulgar bouillir dans son coin m'amusa beaucoup. Il avait bien tenté de m'étrangler sans vergogne... Je m'avançai donc pour les saluer.

— Merci, très nobles chevaliers, de nous avoir apporté votre gracieuse aide, dis-je sur un ton des plus mielleux.

— Le dragon vous garde, mon bon, c'était un plaisir, les entendis-je courtoisement me répondre.

— Merci à vous, chevalier, répéta la voix neutre d'Elwinn, qui nous avait rejoint.

Celui qui avait retiré son casque, laissant flotter au vent une longue toison dorée, tourna la tête vers notre elfe et lui répondit d'une moue dédaigneuse :

— Celui qui vient au combat protégé par des femmes dénudées, je le prierais de ne plus m'adresser la parole.

— Ni même de croiser notre regard, s'enquit le second en retirant, à son tour, son heaume.

— Putr...ahh! En lui écrasant les ortels de toutes mes forces, j'avais bloqué l'injure que Bulgar allait leur jeter au visage. Je profitai de ce répit pour calmer le jeu.

— Ne jugez pas trop sévèrement mon compagnon Elwinn, qui est un excellent archer, mais dont les armes de tir ont été détruites...

Ah, la la! Je sentais bien que la suite du voyage risquait d'être une sacrée épopée, entouré comme je l'étais de tous ces lascars !

Chap. 2 - Une petite altercation vaut bien un bon débarras...

Nous étions arrivés la veille au soir dans la petite ville de Nemsa, toujours accompagnés des deux chevaliers dragons : Alts et Giltar. J'avais difficilement réussi à faire accepter à mes compagnons l'idée qu'il valait mieux les garder auprès de nous tant que nous ne serions pas sortis sains et saufs de la forêt. Seulement, ils avaient ensuite tenu à venir à la même auberge que nous, et hormis le fait qu'ils avaient finis par accepter de nous payer le gîte, ils commençaient à m'ennuyer sérieusement. Ils ne savaient faire qu'une chose : raconter haut et fort leurs exploits guerriers à qui voulait les entendre, ou ne pas les entendre. C'était d'autant plus gênant que cette ville était une position avancée du grand royaume des princes félons, alliés aux peuplades orcs, dont les cadavres parsèment les récits de guerre de ces deux grandes gueules. L'ordre des princes félons est le deuxième pôle du monde d'Alvanttid. Cet ordre est l'ennemi héréditaire de l'ordre du sang royal, dont font partie les maîtres qui m'ont permis de développer mes talents d'alchimiste. J'entretiens de bons rapports avec le sang royal, même si, au fond, les grandes structures dogmatiques me rebutent. Les terres appartenant à mon ordre précepteur s'étalent des montagnes de Dogmacal aux plaines de Niverne, approximativement du nord-est au sud. Le reste appartient aux princes félons. Il faut savoir que la division des humains en deux pôles distincts n'est pas très ancienne. Elle remonte à deux générations, suite à des guerres civiles qui secouèrent l'Alliance (terme alors employé pour désigner la coalition de tous les humains sous une même bannière). Celle-ci se scinda à cette époque en cinq ordres différents. Mais le roi Ollane qui avait rendu l'Alliance possible et qui, durant sa scission avait créé l'ordre du sang royal, parvint à rebâtir une partie de son empire en abattant deux des nouveaux ordres érigés. Les deux restants furent contraints de s'allier pour résister à son expansion. Ils créèrent alors une nouvelle puissance qui prit le nom d'ordre des princes félons. Et pour la première fois, des humains s'allièrent aux orcs afin de repousser d'autres humains. Le roi Ollane avait quant à lui pactisé avec le peuple elfe, ennemi des orcs, qui vivait dans les forêts du nord de son royaume.

Nemsa n'était donc pas spécialement pour nous un havre de paix. Encore moins pour Elwinn dont la race représente un ennemi héréditaire de l'Ordre des princes félons. C'est pour cette raison que notre elfe cachait son fin minois sous une capuche un peu trop grande.

Aussi, n'aperçut-il pas la créature magnifique qui venait de passer à ses côtés : une femme splendide, aux grands yeux noirs, qui lançait alentour des regards perçants. Sa robe fendue, à mi-cuisse, dévoilait ses longues jambes galbées. Je salivais sur son décolleté qui, ma foi, ne portait pas à confusion quant à la richesse de sa personne !

Bulgar qui tentait, à ce moment là, de me tirer de mes pensées en m'expliquant qu'Elwinn et lui avaient appris

qu'il existait ici un maître traducteur, resta coi l'espace d'une bonne seconde lorsqu'elle passa devant lui.

— Tu en es sûr ? Me fis-je un malin plaisir de lui demander, l'empêchant d'attarder plus longtemps son regard le long des pas de la belle.

— Hein ? ! Oui ! me répondit-il quelque peu évasivement, mais tout de même contraint de tourner la tête.

— Cela peut paraître étonnant, une petite bourgade comme Nems, mais il y en a un, c'est sûr. A priori, il est même renommé, compléta Elwinn, trop heureux de pouvoir ainsi échapper aux descriptions des glorieuses joutes de ses deux voisins.

— Parfait, dès demain nous irons lui apporter le parchemin. Plus vite il sera traduit, plus vite nous pourrons reprendre notre route, et nous séparer de nos hôtes si généreux, me contentai-je de répondre un sourire entendu aux lèvres.

— Tu n'oublies pas quelque chose ? Comme le fait que l'on n'ait plus une goutte d'argent ? Lorsque les filles que nous avions délivrées nous avaient abandonnés pour partir avec la caravane marchande, Bulgar s'était servi des dernières gouttes qu'Elwinn avait réussi à dissimuler aux orcs pour leur offrir un cadeau d'adieu.

— A ce propos, toi qui connais Bulgar mieux que moi, tu ne crois pas qu'il a un problème à ce niveau ?

— Comment ça ?

— Ne serait-ce pas le genre d'homme à ne réfléchir qu'avec la prééminence de son bas-ventre ?

— Tu exagères, si Bulgar à un côté un peu emporté, surtout lorsqu'il s'agit de femmes, cela ne fait pas de lui... Si, avoua finalement Elwinn avec fatalité. Son regard était braqué sur notre compagnon qui s'était levé et qui s'avançait maintenant d'un pas décidé vers la jolie tourterelle.

— En plus, franchement, je ne l'ai pas trouvé très correct, s'en approprier deux à lui tout seul, quand moi je me suis retrouvé le bec dans l'eau... insistai-je. Ce souvenir faisait remonter en moi une certaine amertume.

Même Elwinn, qui est pourtant discret, avait réussi à s'occuper de la troisième. Tandis que moi, j'avais dû me farcir les deux autres zozos durant les trois derniers bivouacs. Ah ! Quelle affliction...

La voix rustre de notre ami me sortit de mes mornes ressacs.

— Voici Amilla, une bien belle créature, et une heureuse rencontre ce soir, où la seule litanie de nos hôtes ne m'inspirait qu'un pesant mal de crâne. Elle est ici de passage, comme nous, continua-t-il sur le même ton jovial.

Elle avait pris place à sa gauche à côté d'Alts, en face de Giltar, d'Elwinn et de moi-même. Ses cheveux, mi-longs, étaient d'un noir de geai et descendaient, droits, jusqu'au creux de son cou. Son nez fin, ses pommettes légèrement saillantes et son regard à la fois papillonnant et scrutateur, me donnaient à contempler un visage envoûtant que des lèvres bien dessinées et suffisamment charnues parachevaient. Le reste était du même acabit : taille fine et poitrine érotique à souhait, magnifiquement agrémentées d'une peau de velours au ton mat.

On pouvait dire que là, Bulgar avait ferré une sacrée sirène ! De celles que l'on n'aimerait pour rien au monde laisser s'échapper. De celles qui paraissent trop belles pour être

vraies et dont on finit par se demander quel traquenard elles dissimulent.

Le piège, c'était peut-être que depuis un petit laps de temps, la belle semblait s'intéresser moins à mon ami qu'à nos terribles chevaliers dragons qui s'étaient lancés dans une joute de palabres courtoises à son égard. Bien entendu, j'aurais pu m'en mêler, ayant moi-même l'esprit lest et flatteur lorsqu'il s'agit d'une jolie Ninon. Mais étrangement, concernant une belle femme la compétition de proximité me fait horreur. Elle me donne l'impression de participer à un combat de coqs dans un poulailler. Je préfère de beaucoup l'intimité d'un tête-à-tête, de préférence dans un lieu exigu. J'avoue aussi que depuis qu'elle avait abordé notre table, son regard n'avait pas dû m'effleurer plus d'une ou deux fois, ce qui n'était pas très prometteur.

Libérant mes yeux de cette frustration magnétique, je m'en allais donner du regard en direction des autres convives de l'auberge. Il ne restait plus beaucoup de sièges ni de tabourets où s'asseoir : de nombreux marchands semblaient discuter âprement ou jovialement suivant les tables. A ceux-ci venaient s'ajouter des hommes en armes, qui devaient être des mercenaires à leur solde. Peu de femmes semblaient fréquenter cet établissement dont l'ambiance, mis à part notre table, était plutôt cossue et feutrée. Je remarquai qu'un groupe de nains, assis au fond de la salle, et à priori occupés à boire de nombreuses chopes d'Albak, n'arrêtaient pas de reluquer Amilla.

Etonnamment ces nains, qui étaient sans doute des marchands (comme la plupart des nains), avaient l'air en mesure d'assurer leur propre protection. Leurs belles capes en lin brodées de soie, laissaient dépasser ou transparaître des fourreaux ainsi que des manches de petites haches de lancer (une de leurs armes favorites).

L'un d'eux se leva et se dirigea vers notre table, les yeux rivés sur le dos, que dis-je, sur les fesses, de notre belle invitée (j'ai toujours du mal à me faire à la taille des nains). Arrivé à son niveau, il continua du même pas légèrement chaloupé, en direction des latrines. L'espace d'un instant, j'avais cru qu'il allait enfin y avoir l'animation...

Au retour du nain, Amilla lui adressa un rapide regard en coin. Celui-ci lui répondit par un sourire béat, accentué par ses moustaches grisonnantes.

Quant aux autres, ils ne l'avaient même pas vu, occupés qu'ils étaient à s'efforcer de séduire la belle. Je ne ratais pas cette occasion.

— Messire nain, faites halte un instant à notre table ! L'interpellai-je vivement.

Le nain obtint sans se faire prier, trop heureux de l'occasion que je lui offrais de faire connaissance avec la belle pulpeuse. Il m'interrogea du regard.

— Voyez vous, mes amis ne cessent de vanter leurs propres mérites, depuis qu'est arrivée cette gent damoiselle. Pour moi qui les connais, vous conviendrez que cela n'a guère d'intérêt. Je vous enjoins de les départager pour que finisse cette farce, moi-même ne pouvant m'y résoudre à cause de mon manque d'impartialité, lançai-je d'un souffle. Cette éloquente tirade attira sur moi l'attention générale.

Mes compagnons, et même la belle Amilla, me regardèrent en écarquillant les yeux. Le nain eut le bon goût de ne pas se démonter. Après avoir embrassé l'assemblée du regard et sans perdre une seconde le sourire qui l'animait, il sortit une

bourse de sa cape et la lança en direction du décolleté de la femme.

Celle-ci l'attrapa au vol avant qu'elle n'atteigne sa poitrine. Son geste rapide et précis me donna l'impression d'une déconcertante habileté.

— Cent gouttes d'argent ! Considère ça comme un acompte, et viens passer la soirée en ma compagnie, annonça-t-il à toute notre table, sur un ton affiché de défit.

Amilla tâta un instant la bourse, puis lança un regard moqueur vers notre assemblée :

— Désolée pour ce soir, à une prochaine fois peut-être ? Nous dit la belle, se levant de son siège et me lançant un regard en coin agrémenté d'un sourire.

Tous, autour de la table, étions abasourdis !

Bulgar regarda son hypothétique conquête s'éloigner d'un pas nonchalant à la suite du nain. L'instant d'après il me fusillait du regard.

— Tilwen, espèce de petit...

— Holà ! Courtes pattes ! Comment oses-tu nous faire un tel affront ! Le coupa net Giltar, qui s'était levé pour mieux toiser le nain.

— Comment m'as-tu appelé ? Releva le nain en se retournant.

— Ne te fâche pas compagnon, les chevaliers dragons ne sont pas les ennemis des nains, bien au contraire. Nos deux peuples pactisent même au sein du mont Maelstorm, mais avoue que l'alcool t'est monté à la trogne. Quant à vous, madame, sachez que votre attitude cavalière est très décevante, j'aurais pensé qu'une femme avec votre charme avait un certain savoir-vivre et que... renchérit Alts d'une voix aux accents paternels, avant de se faire couper.

— Tais-toi, foutre de dragon de mes fesses, et ne m'appelle plus jamais compagnon ! Ton peuple de dégénérés orgueilleux asservit mes frères grâce à l'appât de ses trésors sortis d'on ne sait où !! Mais je ne suis pas dupe !

— Ah, ça ! ? Tu vas payer cette insulte ! Haro ! Avec moi ! Vociféra Giltar à notre adresse.

Sortant son épée, il se rua sur le nain. Mais celui-ci avait été le plus rapide et sa hachette s'étaient déjà envolée.

L'appel de Giltar ne trouva d'écho que chez Alts qui se précipita à son tour. Son compagnon s'étant fait stopper net par le pilon de la hachette qui l'avait violemment frappé à l'épaule. Alts avait le mérite d'être prompt à sortir l'épée. Le nain le constata à ses dépens. Il eut à peine le temps de parer le premier coup d'estoc, à l'aide de son glaive, que le plat de la lame le heurta sèchement à la tempe au coup suivant. Sous le choc, le nain s'écroula sur le plancher. A mon étonnement, Amilla se jeta alors entre la lame et le gisant.

— Arrêtez, je vous en prie ! Cria-t-elle à l'adresse d'Alts, qui lui répondit en bombant le torse :

— N'ayez crainte madame, je ne l'ai frappé que du plat de l'épée. Il s'en tirera avec une simple bosse.

Amilla, qui ne l'écoutait pas et qui avait maintenant retourné le nain sur le dos, semblait pleurer en se serrant contre lui. Cette effusion de sa part me parut on ne peut plus étrange, elle cachait bien sa sensibilité...

Les six autres nains qui arrivaient en gueulant, toutes armes dehors, me tirèrent de mes pensées. Alts et Giltar étaient en première ligne, prêts à briser le flot des assaillants, et juste derrière, mes deux compagnons s'étaient munis de tabourets pour la contre-offensive.

Les benêts... Attrapant les deux par les épaules, je soufflai bruyamment quelques mots doux à leurs chastes oreilles.

— C'est le moment ou jamais de nous débarrasser de ces affreux conteurs. Lâchons-les ici, qu'ils se débrouillent tout seuls avec leurs chers amis nains !

— Je te suis, répondit immédiatement Elwinn. Il s'était sûrement déjà demandé ce qu'il allait bien pouvoir faire avec un tabouret.

— Ah non, ce n'est pas possible ! Tous les gars de l'auberge diront que j'ai fui devant une poignée de nains ! Et pour une fois, ils n'avaient pas tout à fait tort ! se défendit Bulgar que je sentais prêt à bondir dans la mêlée.

Je préparais une réponse convaincante en reculant pour accompagner le mouvement des nains belliqueux qui avançaient sur les deux chevaliers déjà en difficultés. Elwinn s'empara alors brutalement du tabouret de Bulgar et le jeta par terre :

— Ca suffit ! Il n'y a pas moyen que je les supporte plus longtemps !

Impressionné par la réaction d'Elwinn, Bulgar prit avec nous la poudre d'escampette. Et dans ma grande sagesse, je n'oubliai pas de subtiliser en passant la hachette du nain. Amilla qui, elle aussi, avait choisi de s'éclipser, nous avait devancé à l'extérieur.

— Amilla ! Venez avec nous ! Nous irons terminer la soirée dans une autre auberge !

— Pas ce soir, d'autres compagnons m'attendent, répondit-elle, un sourire malicieux aux coins des lèvres.

Dans la pénombre, trois hommes étaient en train d'arriver avec quatre chevaux scellés. Leurs sabots, martelant la terre battue, faisaient s'échapper des sons mats.

Nous la vîmes alors, ô sublime spectacle ! faire glisser sa robe jusqu'à ses chevilles. Son corps fin et sculptural apparut à nos yeux, sous les feux vacillants des torches extérieures. Je l'avoue, cette vision me mit en émoi. Fugace instant que je gravais dans ma mémoire. A l'abri de la chaleur de la nuit, elle se vêtit ensuite rapidement d'un short et d'une chemise pour enfourcher un cheval. Un nuage de poussière plus tard, elle avait disparu.

— Parfois, croyez bien que j'aimerais être à la place d'un canasson, soupira Bulgar, encore sous le choc. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Nous demanda-t-il, la voix empreinte de vague à l'âme.

Chap. 3 - A chercher les embrouilles, elles vous trouvent.

Nous décidâmes finalement que la nuit, dans sa douce clarté, pouvait nous offrir un petit coin tranquille où nous pourrions nous reposer paisiblement jusqu'au lendemain matin.

Au lever du jour, après avoir fait un brin de toilette dans une fontaine, nous nous mîmes en quête de trouver la maison du maître traducteur. C'était la seule personne capable de traduire le parchemin que nous avions dérobé au sanctuaire d'Albern (endroit où la mort semblait reprendre vie).

Après avoir glané des renseignements auprès de différents badauds, tout le long de notre chemin, nous étions enfin parvenus devant la maison du célèbre maître traducteur.

C'était une grande construction, aux poutres apparentes entre des murs tapissés de chaux blanche. Une imposante porte cochère, munie de deux petits marteaux à têtes de sphinx, indiquait une entrée à la fois cossue et un brin mystérieuse. Lorsque le regard s'attardait sur la façade, il s'apercevait que les fenêtres, d'abord hautes et classiques, du premier étage, se transformaient en croisées plus étroites au second, pour devenir un oriel, entouré de deux chiens assis au troisième. Une ribambelle de lunettes parachevait le bâtiment en agrémentant sa toiture torturée.

La façade de cette demeure s'avavançait sur une petite place pavée au milieu de laquelle trônait une fontaine. L'eau s'écoulait dans un beau bassin en pierre sculptée. La place était vide à cette heure matinale, et les hautes maisons bourgeoises qui en traçaient le pourtour empêchaient les premiers rayons de soleil de faire miroiter l'eau claire. L'atmosphère environnante me parut soudain bien sombre. Elwinn s'était mis à frapper une première fois à la porte... Au bout d'un certain temps où rien ne sembla bouger, il tenta à nouveau l'expérience en se servant, ce coup-ci, de l'un des deux marteaux. Toujours rien...

— Attend petit elfe, je vais te montrer comment on doit s'annoncer dans ce genre d'endroit ! Lui lança Bulgar, saisissant à pleines mains les deux marteaux de bronze et tambourinant comme un damné. Une dizaine de secondes passèrent et il allait recommencer, lorsque s'ouvrit une fenêtre du second étage, laissant apparaître un homme fin au visage émacié.

— Holà ! Du calme ! Qui êtes-vous pour troubler ainsi ma méditation ?

— C'est vous le maître traducteur ? L'interrogea Bulgar en plaçant ses mains en porte-voix.

— Que lui voulez-vous ?

— On aimerait seulement qu'il traduise un vieux parchemin pour nous.

— Vous avez de quoi payer ?

— Pour sûr ! Assura Bulgar toujours souriant, même si l'homme à la fenêtre devait difficilement s'en rendre compte, puisque ses mains lui cachaient la moitié du visage.

— D'accord ! Allem Belver, maître traducteur, pour vous servir. Je descends vous ouvrir, dit-il en faisant un simulacre de courbette avant de refermer la fenêtre.

Le moment qui passa, avant que nous n'entendions s'ouvrir les verrous du petit portail, fut mis à contribution pour résoudre le seul hic : l'argent.

— Dis donc, Bulgar tu ne t'es pas un peu avancé en lui disant qu'on avait de quoi payer ? Demanda brutalement Elwinn sur un ton de reproche.

— Il a bien fait, sinon, il ne nous aurait jamais ouvert et on aurait été bien avancé, dis-je, prenant sa défense.

— Ecoute Elwinn, à priori notre traducteur est un vieux hiboux qui vit seul dans cette grande baraque. Une fois dedans, ce ne sera pas difficile pour qu'il accepte de nous rendre un menu service gratis ! Et en plus il est riche, il n'a pas besoin de cet argent, expliqua Bulgar tout fier de son plan.

— Je n'aime pas trop cette façon de faire, et...

— Au contraire, j'approuve totalement l'idée de Bulgar. On ne va pas s'embarrasser de préceptes moraux ridicules et on a déjà assez perdu de temps comme ça. Mais chut, je l'entends arriver !

Suite à un cliquetis de verrous, l'un des deux battants du portail s'ouvrit. Apparut alors une petite silhouette mince et capitonnée dans un trop grand peignoir d'aspect confortable, à la couleur bleue passée.

Le petit homme réajusta ses verres de vue, puis nous devisagea un long moment, avant de nous inviter à le suivre.

— Entrez, braves gens. C'est moi Allem, grand maître traducteur, et ce n'est pas parce que je porte des lunettes que je suis sourd !! Brailla-t-il dans les oreilles de Bulgar qui fit un bond de côté.

Après être montés au second étage, nous nous tenions assis tous trois sur de confortables et poussiéreux fauteuils. Notre hôte avait pris place derrière une large table en bois laqué qui lui servait de bureau. Le vieil homme fit un peu de place sur celle-ci, en écartant de la main un volumineux désordre de parchemins, feuilles, plumes et encriers en tous genres. Cette vision ne reflétait pas vraiment l'image du travail feutré et méticuleux des gens de lettres, tel que je me l'imaginais.

— Quel est donc cet écrit dont vous aimeriez que je vous fasse la traduction. Vous l'avez avec vous je suppose ?

Elwinn lui tendit le parchemin. Il le prit et l'examina soigneusement.

Il fronça les sourcils. C'était un petit homme relativement âgé. Son crâne dégarni conservait ici ou là quelques rares touffes de cheveux gris. Son air plutôt hautain, derrière ses larges verres de lecture, était accentué par sa position sur un grand siège muni d'un haut dossier en bois sculpté : sorte de trône, qui le rendait le plus imposant de notre petite assemblée.

Les murs qui nous entouraient étaient essentiellement garnis par des rayonnages de bibliothèque. Ceux-ci s'épalaient largement autour du foyer tristement éteint d'une belle cheminée. Un entassement de centaines d'ouvrages, aux couvertures fleurant bon la vieille poussière, reposait sur les étagères de bois clair. Mes modestes connaissances des langues anciennes me permettaient à peine de déchiffrer un titre sur cinq. Perdus au milieu de ces vieilles couvertures, certains objets ayant trait à la magie attirèrent mon attention. L'illustration d'un paquet de jeu de cartes divinatoires s'accordait étrangement avec les motifs de petits talismans. Mais c'est un jeu complet de sphères à musique (petites sphères sonores de différentes tailles que l'on fait rouler sur une certaine distance, et dont on interprète les réponses selon les harmonies qu'elles produisent) qui retint le plus mon regard, en raison de la rareté d'un tel assortiment.

— D'où vous vient ce parchemin ?... Il est très ancien, c'est même l'un des anciens qu'il m'ait été donné de voir, continua-t-il, lorsqu'il se rendit compte que personne ne semblait vouloir répondre à sa première question.

— Il est sans doute très vieux, mais cela ne doit pas poser de problème à un maître en la matière, tel que

vous... Lui répondis-je sur un ton oscillant entre la flatterie et le défi.

— Il ne me sera pas facile de traduire le dialecte employé ! Cela me demandera certaines recherches... nous dit-il, me donnant l'impression de s'emporter, puis de se reprendre, le temps d'une hésitation.

— Mais vous n'avez tout de même pas une petite idée de ce qu'il raconte ? Demanda Bulgar, inquiet. Il ne s'imaginait pas le contraindre à travailler pour nous durant plusieurs jours.

— A vrai dire, il me semble qu'il décrit un endroit lointain, mais je peux me tromper. Enfin, ce que je me propose de faire, c'est de me mettre dès aujourd'hui au travail. Vous n'aurez qu'à repasser d'ici trois jours. Je devrais avoir terminé.

— D'accord, marché conclu ! Lui répondit Bulgar, heureux de la tournure que semblaient prendre les événements.

— Très bien, à bientôt, ajouta Elwinn en se levant.

— Pas la peine de nous raccompagner, on connaît le chemin, lançai-je à mon tour, en passant à côté de la cheminée pour me diriger vers la porte.

— Attendez, ne partez pas si vite ! Sachez, jeunes gens, que je ne travaille jamais sans un acompte. Et celui-ci s'élève à cent gouttes d'argent, nous interpella-t-il sèchement, en se levant de son siège.

Cette édifiante remarque, qui sonnait comme un coup de semonce, nous figea sur place. Bulgar se retourna en premier :

— Oui, mais l'acompte que vous demandez, n'est-ce pas pour les personnes en qui vous n'avez pas confiance ? Vous nous faites confiance ! Quel intérêt aurions-nous à ne pas vous payer ? Nous savons très bien que si vous n'êtes pas payé, nous n'aurons jamais la traduction, annonça Bulgar, à grand coups de gestes amicaux et de regards complices pour essayer de le convaincre.

— Peut-être ignoriez-vous qu'il vous faille payer pareille somme pour cette traduction ? Interrogea sans ambages le traducteur.

— Ah, mais pas du tout ! Et l'argent, croyez bien que nous l'avons, sans aucun ombrage, continua Bulgar sur le même registre.

— Eh bien, si vous l'avez, donnez-le moi et on n'en parle plus !

— Ah ! Mais si, parlons-en au contraire ! Il ne manquerait plus que ça, qu'on n'en parle pas ! L'argent, nous pourrions vous le donner, là, tout de suite, et comme ça vous ne vous mettriez que plus vite au travail, mais...

— Mais, ce n'est pas possible maintenant, car nous ne disposons pas sur nous d'une somme suffisante. A peine avons-nous quelques gouttes. Les ruelles des villes sont de moins en moins sûres. Nous laissons notre or dans une cassette chez une vieille connaissance qui habite de l'autre côté du bourg, essayai-je à mon tour de rattraper le coup, coupant court aux élucubrations de plus en plus farfelues de mon compagnon.

— Dans ce cas, revenez demain avec l'argent, mais sachez que je ne commencerai à traduire votre texte qu'une fois versé ce premier acompte.

— Attends ! Je m'en vais te le verser ton premier acompte ! S'énerma Bulgar, qui s'avança vers le traducteur en remontant ses manches, les sourcils froncés.

— Calme toi, ami ! Tu as bien vu où ta dernière colère nous a menés. Tu as promis de ne plus défenestrer personne ! Fis-je mine de m'interposer en bloquant le passage.

Tenant parfaitement son rôle dans cette petite improvisation, Bulgar continua d'avancer, me repoussant violemment sur un fauteuil, dont l'un des pieds craqua.

Le traducteur fit un pas en arrière et mit une main en avant en signe d'interposition.

— Votre tentative d'intimidation ne fonctionnera pas sur moi ! Cria-t-il, son regard sévère fixé dans les yeux de mon ami.

— Et qui te fait croire que ce n'est qu'une intimidation, lui souffla Bulgar au visage en l'agrippant par le col de son peignoir.

Notre compagnon semblait véritablement s'irriter.

— Je vous conseille de me lâcher au plus vite, si vous tenez un tant soit peu à la vie, menaça le traducteur avec difficulté, les grandes paluches de Bulgar lui serrant le col de plus belle.

Un grondement caverneux nous fit tous tourner la tête vers la cheminée. Je fis un pas en arrière : un énorme molosse noir cendré à deux têtes se tenait debout, les babines retroussées. Posté devant la cheminée, il regardait l'agresseur de ses yeux rouges incandescents...

— Merde, laissa échapper Bulgar, témoignant d'un soudain embarras.

La créature fit un petit bond en avant. Notre ami relâcha le col du traducteur, pour s'emparer prestement de la hachette que je lui avais fournie l'autre soir.

— Rappelez votre monstre, si vous ne voulez pas qu'il se retrouve une hache entre les deux têtes ! Intima Bulgar cambré et prêt à se défendre.

— Très drôle, vous feriez mieux de dire à l'autre olibrius de se calmer, si vous voulez le récupérer en un seul morceau, nous lança, à Elwinn et moi, le traducteur qui revint tranquillement s'asseoir sur son siège.

— Si vous n'aviez pas de quoi payer, vous auriez mieux fait de me le dire tout de suite, on aurait peut-être pu trouver un arrangement, continua-t-il en souriant, tandis que son molosse s'approchait vers Bulgar, maintenant contraint de reculer.

— Ecoutez, tout ça est un malentendu, mes compagnons et moi aurions dû avoir de quoi vous rémunérer. Mais il y a peu de temps, nous sommes tombés sur une embuscade d'orcs, et nous nous sommes fait dépouiller. Je suis désolé de notre comportement, mais cette traduction revêt une grande importance pour nous, expliqua Elwinn avec humilité et déférence.

— Il a raison. Vous parliez d'arrangement ? Si vous aviez besoin de l'on vous rende quelques services en dédommagement de votre laborieux travail, nous nous ferions un plaisir d'accepter, continuai-je dans la lignée d'Elwinn. C'est que la bestiole ne me disait rien qui vaille. Je n'étais vraiment pas certain que Bulgar, muni de sa petite hache, fasse bonne figure, si l'envie lui prenait de bondir féroce...

— Tout doux, Melchior ! Ces braves gens paraissent avoir mieux saisi la situation. Peut-être que si nous

trouvons un compromis, tu devras te contenter de chairs mortes pour déjeuner.

A ces paroles, l'affreuse bête émit un grondement lugubre de mécontentement avant d'aller s'asseoir aux pieds de son maître. Mais l'une de ses deux têtes garda un œil sur Bulgar.

— Vous m'avez l'air assez débrouillard, bien que piètres comédiens. J'ai effectivement un travail pour vous, si vous avez toujours envie que je traduise votre parchemin.

— Et en quoi consiste-t-il ? Demanda Elwinn.

— Voyez-vous, je suis un amoureux des beaux livres. J'en possède une quantité phénoménale, abordant à peu près tous les sujets. Naturellement, j'ai pour certains d'entre eux un petit faible. Et il y a quelques années, je me suis rendu non loin d'ici, dans une petite bibliothèque d'érudits brasseurs. J'y ai découvert, à ma stupéfaction, un livre somptueux, dans son édition originale. Malheureusement ces maudits pédants, malgré l'excellent prix que j'étais prêt à leur octroyer, ont refusé de me le céder. C'est pour ça que j'aimerais que vous alliez leur dérober... Conclut-il en nous passant en revue.

— Rien de plus facile, c'est comme si c'était fait, dis-je en souriant.

— Détrompez-vous, ils surveillent de près leurs ouvrages. Et seuls les érudits ont la permission de consulter les livres. Vous devriez arriver à passer pour un érudit, dit-il en pointant le doigt vers Elwinn. Quant à vous, me dit-il, vous serez son disciple, et l'autre idiot n'aura qu'à être votre larbin.

— Excusez-moi, mais ne pensez-vous pas que mes connaissances en langages me désignent d'office pour tenir le premier rôle ? Demandais-je en me mettant en avant.

— Vous, estimez-vous heureux de ne pas faire le larbin ! C'est d'accord ? Interrogea-t-il Elwinn.

— D'accord.

— Très bien ! Prenez ça.

Il lui tendit une bourse rondelette qu'il sortit d'un des tiroirs de son bureau.

— Vous trouverez dedans de quoi payer les séances de lecture, et je vais vous écrire une recommandation qui vous fera passer pour un brillant érudit, finit-il en prenant sa plume.

— Dites, comment allons-nous faire pour trouver votre ouvrage ? Questionna Elwinn qui prenait les choses en main.

— C'est simple, il vous suffira de dire que vous venez pour une étude qui concerne l'érotisme, des temps anciens jusqu'à nos jours... Vous n'aurez qu'à raconter que vous travaillez sur un dictionnaire et que vous recherchez des textes sur des pratiques sexuelles non anodines, voir franchement étranges. Ils vous indiqueront les ouvrages appropriés. Vous n'aurez alors plus qu'à trouver mon livre parmi leurs différents recueils. «Diable et Diablesse», c'est son titre. Bien entendu, il vous faudra communiquer le moins possible. Les érudits auraient vite fait de vous démasquer. Enfin ça, c'est votre problème. Pas d'autres questions ? Demanda-t-il, tendant à Elwinn le parchemin qu'il venait de terminer d'écrire.

— Si, vous l'avez pêché où Médor ? Parce qu'en entrant tout à l'heure, il ne m'avait pas semblé l'apercevoir dans la cheminée ? Demandai-je, perplexe.

— Ce n'est pas de ce genre de questions dont je voulais parler. Mais sachez, pour votre gouverne, que cette puissante créature m'a été offerte il y a quelques années par un vieux mage, en échange de mon érudition, termina-t-il de m'expliquer d'un ton solennel.

— Certes, mais vous n'avez pas répondu à ma question. Il est apparu comment dans la cheminée ?

— Quelle importance ? ! Il est magique, voilà tout ! Me répondit-il sèchement sur un ton agacé.

Chap. 4 – Nulle fontaine de science ne renie ses plaisirs pendant que d'autres se fourvoient.

— Pourquoi serait ce toi l'érudit, plutôt que moi ? Insistai-je encore auprès d'Elwinn.

— Parce qu'avec toi, on s'interroge toujours sur la prochaine catastrophe qui va sortir de ta bouche. Il n'y a qu'à voir tes dernières questions, hier chez le traducteur. J'ai cru qu'on allait se faire bouffer, quand tu lui as demandé qu'il nous apprenne des rudiments d'érotisme pour, soit disant, faire bonne figure à la bibliothèque.

— On ne peut pas vraiment en vouloir à Tilwen, moi aussi il commençait à sérieusement m'agacer avec ses grands airs : monsieur l'érudit par-ci, monsieur l'érudit par-là ! Me soutenu Bulgar. Et puis il n'a pas tout à fait tort, avec sa science d'alchimiste, il est le mieux placé pour discourir avec les bibliothécaires.

— Tu parles ! Jusqu'à présent, vos idées, j'ai vu où elles nous ont mené. J'aimerais bien, cette fois-ci, prendre les choses en main ! s'énerva Elwinn dont le teint habituellement blafard s'empourprait.

— C'est bon, c'est toi le chef, ô grand érudit.

Et voilà, ça n'avait pas arrêté d'être comme ça depuis ce matin où nous avons pris la route. Nous étions partis au milieu de la matinée, après nous être acheté des bures, et après que notre sir Elwinn se soit offert une robe de mage, agrémentée d'une grande cape de cuir : vêtements plus adéquats à son rang d'érudit si l'on en croyait le traducteur. Nous en avions aussi profité pour faire quelques provisions de voyage, en plus de l'acquisition de deux bons coutelas pour le cas ou.

Dès l'instant où nous avons quitté la ville, en empruntant les petits chemins qui serpentent le long des coteaux, Elwinn n'avait cessé de nous faire des remontrances. Comme si tout ce qui nous était arrivé depuis qu'on s'était sorti de la fosse, était de notre chef... Il avait sans doute des raisons d'être énervé, lui qui sans son arc se sentait tout nu, mais il n'était pas le seul à avoir passé de mauvais moments... J'étais dans le même cas, n'ayant même pas pu faire quelconques petits exercices mystiques depuis que les deux zorbacs qui nous avaient sauvé la mise, n'avaient plus voulu nous lâcher. Seulement, moi je savais que ça ne servait à rien de ressasser. Mieux valait-il se laisser doré par la douce chaleur des soleils et de prendre la vie comme elle venait.

Les heures de l'après-midi s'égrainèrent à la cadence monotone de nos pas. Nous marchions au milieu de bois clairsemés, le long des courbes de petites collines. Les petits travers du paysage qui ne variait guère ponctuaient notre trajet. A certains endroits, il nous arrivait de découvrir, un peu à l'écart du chemin, une cascade d'eau fraîche. Elle était accueillie avec le sourire : il n'y avait rien de meilleur pour se désaltérer.

Le premier soleil s'était couché, et le second n'allait pas tarder. Nous marchions silencieusement depuis un petit bout de temps, à l'abri des ombres de plus en plus étendues. Etonnamment, la bibliothèque n'était toujours pas en vue à l'horizon. D'après la carte que nous avions consultée ce matin, avant qu'Elwinn ne se l'accapare, nous aurions dû terminer notre route à travers un paysage champêtre. Mais notre environnement ne semblait pas vouloir changer. Malgré tout, nous n'osions pas lui demander s'il ne s'était pas trompé à l'un des derniers embranchements.

Lorsque je m'en fis la réflexion, nous achevions de gravir le flan d'une belle colline. Arrivés en haut, l'étonnement fut général : à partir de l'autre versant, le paysage changeait du tout au tout ! Les collines arborées, au sein desquelles nous avons passé tout l'après-midi, faisaient place à des champs et des étendues de cultures à perte de vue. Et non loin de nous, s'élevait une large enceinte formant plusieurs rectangles de différentes tailles, et abritant des jardins et plusieurs grands bâtiments. Plus loin, disséminées ici et là, de belles fermes semblaient régner sur cette terre sereine. Leurs ombres majestueuses s'étaient tranquillement sur les champs à la lueur des derniers rayons du dernier astre.

— Oyez brave gens ! Veuillez bien annoncer la venue de mon illustre maître : l'« éruditissime » Baltan Magnar de Fonteleine, connaisseur en conduite et en mœurs des temps anciens à nos jours, et curieux de toute activité humaine !

— Dis, tu n'en fais pas un peu trop Tilwen, ! me rabroua Elwinn en tirant sur ma bure.

— Mais, non pas du tout ! Ils font tous ça ! Il faut qu'ils se fassent remarquer, s'ils veulent ensuite que l'on parle d'eux dans la région. Et que les gens accourent de toute part quémander leurs services, lui expliquai-je en pénétrant sous un grand portique donnant dans un premier jardin.

— Peut-être, mais tu oublies que je ne suis pas un vrai érudit. J'ai intérêt à ne pas trop me faire questionner si on ne veut pas s'attirer d'ennuis.

— C'est toi qui a voulu être l'érudit, lui ne fait que son boulot en te présentant, m'appuya Bulgar en me faisant un clin d'œil, alors que quelqu'un venait.

Un homme vêtu d'une robe à manchons et d'un couvre-chef affublé de longues plumes, sortait d'une grande et belle bâtisse en pierres de taille, dont l'extrémité était conclue par une imposante et spartiate tour carrée qui s'élançait à l'angle du jardin. Arrivé à notre hauteur dans l'allée, il leva les bras en signe de bienvenue et s'adressa à Elwinn :

— On vient juste de me faire part de votre imminente arrivée, « éruditissime » Balcan Malar de la Fontaine ! Veuillez bien nous faire excuses de n'avoir pas su plus tôt qu'un illustre érudit tel que vous...

— Eruditissime ! Le coupai-je sans ménagement.

— Hum, certes. Mais qui êtes vous, jeune homme, pour vous octroyer le privilège de me couper dans mon élan ?

— Pardonnez mon disciple... Euh, c'est mon disciple, s'exprima lamentablement Elwinn.

— Ah ?

— Le disciple qui accompagne de sa ferveur tous les instants de science de son illustre maître, l'homme qui tient sa lanterne pour qu'il puisse continuer de chercher et chercher encore, même lorsque tombe le couperet de l'obscurité et que s'étend l'obscurantisme ! finissai-je à bout de souffle pour lui sauver la mise.

— Oh ! C'est admirablement dit. Pour avoir acquis, n'étant que disciple, pareille déferlante de bons mots, vous devez avoir un maître excellentissime ! Il me tarde de l'entendre à loisir nous énoncer ses recherches. Mais avant toutes ces bonnes choses, je vous invite à venir faire bombance à ma table. Le ventre au même titre que l'esprit se doit d'être nourri.

— Le gosier est la jonction de la tête et du ventre ! Annonça fièrement Bulgar.

— Ah, même le laquais s'y met ? Formidable !

Elwinn m'interpella discrètement pendant que nous marchions derrière notre hôte. Il nous ouvrait le chemin en direction de la maison et assurément d'une table bien garnie. Bulgar, je le voyais bien à son air réjoui, s'en frottait les mains.

— Tilwen, je crois que pour une fois tu avais raison, je ne vais jamais m'en sortir... Tu aurais dû prendre ma place, m'avoua-t-il en chuchotant.

— C'est ce qu'il me semble aussi, mais c'est un peu tard pour s'en apercevoir, émit Bulgar qui avait ouï la conversation.

— En effet, je vois difficilement comment je pourrais prendre ta place à présent... quoique, j'ai peut-être une solution !

Et lorsqu'au milieu du dîner, les différents convives, tous membres influents de la bibliothèque, implorèrent Baltan l'érudit de leur ouvrir les portes de sa science, je pris la parole :

— Attendez, vous devez comprendre que mon maître est en permanente quête de vérité ! Depuis peu, il se livre à un nouveau tour de force, qui est un exercice que l'on nommera de régression. Il consiste, messieurs, à se servir le moins possible du langage, ou au pire, de manière étriquée et minimaliste. Au seul fait de ressourcer son esprit et sa verve, mon maître traverse plusieurs jours de douloureux ascétisme du langage, pour se purifier la langue ! Annonçai-je triomphalement, dans un parfait silence dénotant une attention totale de mon auditoire.

— S'il est vrai que l'expérience paraît séduisante, il ne reste pas moins ennuyeux qu'il ne puisse même pas nous délivrer certaines bribes du savoir considérable qui semble habiter son esprit, convint un vieil homme à l'aspect très digne malgré son accoutrement farfelu.

— Rassurez-vous, nobles dignitaires, en tant que disciple dévoué, je pourrai, à votre convenance et avec son assentiment, vous faire part d'un peu de sa science

qu'il a insufflée en moi. De plus, l'expérimentation devrait prendre fin dans trois jours, tout au plus !

— Ah ! Tant mieux. Amis et néanmoins confrères, à présent que nous sommes rassurés, je vous propose de laisser couler la bière, dont nous brassons amoureusement le malt dans les caves de notre bibliothèque, jusqu'à nos verres, qu'il serait heureux de lever en gage de bienvenue à l'érudissime Batlan !

Ah, quel dommage que Bulgar, en sa qualité de domestique, se soit retrouvé dans l'arrière-cuisine pour manger et dans les écuries pour dormir. J'aurais aimé qu'il me voit vider sans broncher moult chopes de bière. Celles-ci m'incitèrent d'ailleurs ce soir-là à continuer de discourir et de charmer mon auditoire.

Ma tête, qui résonnait au point d'éclater, me fit ouvrir un œil glauque. Bulgar n'avait rien trouvé de mieux que de tambouriner à ma porte comme un démon. La lueur fade d'une aube blafarde, traversant mes persiennes, m'indiquait le lever du premier soleil.

La matinée, porteuse de relents de la veille, fut douloureuse pour mon petit crâne. Depuis le temps que je n'avais plus dormi dans un bon lit, j'aurais aimé pouvoir en profiter plus longtemps. Mais Bulgar, qui supportait difficilement sa nouvelle condition, avait décidé de nous presser de mettre un terme à notre mission. Nous nous étions donc retrouvés en fin de matinée à l'étage inférieur de la bibliothèque, pour décider comment nous allions opérer. La discussion qui nous animait, à propos de la marche à suivre, fut interrompue par l'arrivée d'un petit individu vêtu d'une bure semblable à la mienne. Il vint à notre table interroger Elwinn sur les ouvrages que celui-ci souhaitait consulter. Notre ami fit mine de me parler au creux de l'oreille, comme nous avions convenu. Je m'empressai de répondre à sa place :

— Mon maître recherche tout ouvrage traitant des diverses pratiques érotiques des temps anciens à nos jours, expliquai-je un malin sourire aux lèvres.

Elwinn me tendit une bourse dans laquelle je saisis une dizaine de gouttes d'argent que j'offris à mon interlocuteur :

— Il vous propose de vous y mettre instamment et de manière la plus zélée qu'il soit !

L'instant d'après l'homme avait disparu, et ce n'est qu'un peu plus tard qu'il revint en poussant un petit chariot. Fabriqué en bois laqué et posé sur quatre rondelles, il possédait deux étages remplis d'ouvrages, dont la plupart me semblèrent, dès le premier abord, fort anciens. Il vint poser quelques livres sur la table, puis il s'en alla, abandonnant le chariot aux trois quarts rempli. Nous nous mîmes alors avec précipitation en devoir de trouver notre manuscrit : « Traité de sexologie », « Pratiques sexuelles anciennes, remises au goût du jour », « Nos ancêtres savaient-ils mieux jouir, ou pas ? », « La jouissance à coups de barre à mine, à travers les âges », « Dans notre monde féodale trouvons nous encore le temps de jouir ? » « Les mille et une facettes de l'érotisme enfin révélées ! » « Mille cochonnes, une queue en tire-bouchon, moult possibilités ».

Devant nos yeux intrigués défilèrent nombre de livres dont les titres évocateurs suscitaient en nous un intérêt certain. Intérêt auquel nous nous laissâmes vite succomber. Surtout Bulgar et moi, qui étions avides de science.

— Dites, les amis ! C'est un livre, et non une page que nous cherchons ! Nous rappelait de temps à autre à l'ordre notre bon maître Baltan, qui lui ne s'attardait guère que sur les couvertures.

Ainsi, en moins d'une heure, avions nous passé en revue, à deux reprises, tous les ouvrages entreposés. Mais à priori, pas la moindre trace du volume que nous recherchions.

— Il n'est pas là !? se rendit à l'évidence Elwinn, remettant en place la dernière pile de livres du chariot.

— Peut-être ne nous a-t-il pas tout apporté. Il faudrait lui demander s'il n'y en a pas d'autres, émit Bulgar, l'air pensif, en feuilletant nonchalamment l'un des grimoires.

Entrèrent alors sans discrétion dans la grande salle trois hommes armés, tenant sous leurs bras des heaumes à tête de dragon. A leur regard hautain et leurs armures ternes, composées d'une cotte de mailles, protégeant tout le corps, sur laquelle venait se greffer diverses plaques de métal en des endroits névralgiques, il ne me fut pas difficile de conclure que ce devait être des membres de l'ordre des chevaliers dragons. Je les vis donner un ensemble d'instructions à un bibliothécaire, puis s'avancer vers notre table, à la suite d'un signe que celui-ci avait fait en notre direction.

— Erudit Baltan, excusez notre intrusion dans vos recherches, mais vous pouvez peut-être nous donner les précieuses indications nous permettant de mener à bien notre quête. Nous, émissaires du Dragon, vous le demandons : que connaissez-vous des licornes et de leur lieu de vie ?

— Ca devait arriver, envoie-les bouler, ils vont nous faire perdre notre temps, et en plus ils risquent de nous démasquer, me chuchota Elwinn à l'oreille en se penchant vers moi.

Je me préparais à leur expliquer courtoisement que mon maître était en pleine visualisation et expérimentation érotico mentale. Et qu'il lui était, dès lors, impossible d'être mis à contribution sur un autre sujet. Lorsque le guerrier reprit la parole tout en déposant une bourse bien remplie sur la table.

— Naturellement, nous sommes prêts à mettre le prix pour les renseignements que nous octroiera la science du maître, ajouta-t-il sobrement.

— La licorne, créature mystique et mystérieuse est un sujet que le maître maîtrise parfaitement ! criai-je presque, enjoué par la vue de cette bourse pleine. En temps qu'alchimiste, je connaissais effectivement certaines caractéristiques des licornes :

— Nul ne sait véritablement d'où provient cette créature légendaire. Il n'en existe d'ailleurs que très peu d'exemples vivants dans notre monde. Certains forment l'hypothèse que c'est le fruit d'un accouplement entre une jument et un prince vaillant transformé en balai magique à cause d'une vilaine sorcière, commençai-je à fabuler.

— Balivernes et billevesées, de qui te moques-tu, petit apprenti, et pourquoi n'est-ce pas ton maître qui nous répond ? Haussa-t-il le ton à mon encontre, sa main droite agrippant d'un même élan le pommeau de sa fine épée dont le fourreau pendait à son côté.

— Excusez-moi, je me suis laissé emporter, je suis d'accord, l'hypothèse ne me semble pas non plus très crédible... Mon maître ne peut vous répondre que par mon

intermédiaire, parce qu'il a fait le vœu de se recueillir durant l'espace d'une petite semaine... Mais, je vais continuer mon exposé sans tergiverser, je vois bien que cela vous irrite...

— Alors continue !

— Oui, bien... La licorne est un être supérieur aux nombreux pouvoirs, que dis-je, qui déborde de puissance mystique. Sa présence répétée dans un même endroit agit comme une micro-acclimatation du milieu : celui-ci prenant peu à peu la forme qu'a choisie la licorne. Si une pareille créature n'est pas douée de parole au même titre que nous, elle peut cependant communiquer avec les êtres de façon plus subtile et plus profonde : c'est une télépathe. Un autre de ses fabuleux...

— Attendez ! Est-ce qu'elle peut lire dans nos pensées ?

— Si vous n'y prenez pas garde, certainement.

— Et savez-vous comment faire pour éviter cela ?

— Un exercice facile consiste à focaliser ses pensées sur quelque chose de futile, comme une petite ritournelle par exemple.

— Une chansonnette ? Très bien, continuez s'il vous plaît.

— Hum, je disais donc que la licorne avait, comme autre grand pouvoir, l'incroyable capacité de se volatiliser et de réapparaître l'instant suivant où bon lui semble, dans la limite de son champ de vision.

— Comment cela ? Vous voulez dire qu'elle peut faire des bonds instantanés dans l'espace ?

— C'est à peu près cela, lui répondis-je avec un certain mépris.

— C'est pour le moins étonnant ? Mais continuez.

— Je n'ai plus grand-chose à en dire, nous ignorons encore beaucoup de choses de cet animal mystique.

— Ces précieuses informations nous seront utiles et méritent amplement cette bourse, mais vous ne m'avez pas dit où elles se cachent ?

Je ne connaissais absolument pas la réponse à cette question, mais je tenais à garder la bourse. En outre, cela m'amusaient assez d'envoyer ces bouffons arrogants sur une fausse piste dont ils me diraient des nouvelles.

— Mon maître a oui dire, par un très vieux sorcier rencontré jadis, qu'il connaissait la retraite de l'une de ces créatures fabuleuses... J'avais baissé le ton pour faire monter le mystère.

— Où se trouve-t-elle ? Ne nous fais point languir plus longtemps ! Dirent en cœur les trois soldats en s'avançant vers moi.

Je pris alors nonchalamment la bourse posée sur la table. Je la soupesai en faisant la moue, puis la jetai en face d'Elwinn qui me regarda sans rien dire.

— Mon auguste maître trouve cette bourse bien légère...

— Ca va, j'ai compris, prend aussi celle-ci, me dit en grommelant l'homme qui semblait depuis le début être le chef de la petite troupe. Il me tendit une seconde bourse plus petite que la première. Je la jugeai néanmoins suffisante, me retenant pour une fois, dans mon fort intérieur, de trop tirer sur la corde.

— A quelques jours de marche, au nord-ouest de la grande forêt de Ouesten se situe un marécage insalubre et dangereux, dont peu de gens sont ressortis vivants. C'est au milieu de ce marais, à l'abri du monde extérieur, que se cache l'une des dernières représentantes des licornes.

— Et comment les habitants nomment-ils ce marais ?

— Riss, où quelque chose comme ça, il me semble.

Cette dernière – fausse – information entendue, les trois chevaliers feuilletèrent encore quelques ouvrages sur les licornes apportés par l'un des bibliothécaires. Mais ils ne s'attardèrent guère, apparemment satisfaits de mes renseignements. Le trot de leurs montures, sur les graviers de l'allée, ne tarda pas à parvenir à nos oreilles, nous signalant leur départ.

Grâce à eux, nous avions bien rempli nos poches, même si nous n'avions pas trouvé le livre recherché.

— Comment savais-tu tout cela sur les licornes ? m'interrogea Bulgar avec une certaine admiration ?

— Eh bien, sache que je possède une grande culture mystique. J'ai passé des années à étudier les arcanes de la magie et à renforcer mon Aura en pratiquant nombre d'exercices. Devenir alchimiste n'est pas à la portée du premier venu, il faut développer de nombreuses qualités, et avant tout posséder une faculté d'adaptation à toute épreuve qui peut se résumer ainsi : quand tu sais pas, t'invente.

— Ah ? ! C'était du pipeau !

— Mais non ! Qu'est-ce que je viens de te dire ! Je les ai juste envoyés chasser la licorne dans un endroit dont ils me donneront des nouvelles.

— Le marais ? S'intéressa Elwinn.

— Ce marais était souvent mentionné par mon maître. C'était le seul endroit qu'il connaissait où poussaient les Mantaria Euphonia : plantes indispensables à la concoction de certains breuvages. Mais il en parlait aussi comme d'un vrai piège pour ceux qui ignoraient les signes du danger. Et croyez-moi, mon maître n'était pas un amateur, insistai-je voyant Elwinn hausser les épaules.

— Pour nous les elfes, les marais sont une partie de plaisir, me railla Elwinn avec un air de supériorité affiché.

— Pas celui-là !

— Dites, vous n'allez pas commencer ! Je vous rappelle que nous n'avons toujours pas trouvé ce que nous sommes venus chercher, et que moi je dors dans les écuries, nous arrêta Bulgar.

— D'accord, je vais rappeler un bibliothécaire et lui faire cracher le morceau, acceptai-je :

— Par ici mon bon ! Oui, venez. Mon maître voulait vous demander si c'est là tous les grimoires que vous détenez sur la question ?

— Je vous ai tout amené tout à l'heure, m'affirma-t-il en baillant.

Sur ce, je me baissai vers Elwinn et lui chuchotai à l'oreille.

— C'est plus difficile que je ne l'aurais pensé, mais ne t'inquiète pas, je vais balancer la sauce, passe-moi la petite bourse !

Elwinn me la tendit discrètement sous la table. Je me rendis compte, à son petit sourire crispé, qu'une fois encore, il ne me faisait qu'à moitié confiance.

— Mon maître m'assure qu'un ami lui avait vanté la lecture d'un ouvrage du nom de « Diable et Diabliesse », provenant de votre bibliothèque.

— Je suis confus, mais ce livre nous ne l'avons pas, me dit-il d'un air blasé et en aucun cas confus.

— Vous en êtes bien sûr ? Insistai-je en lui mettant la petite bourse sous le nez, et la secouant un peu pour faire sonner les gouttes à l'intérieur.

— Il existe une bibliothèque secrète dans l'enceinte de ces murs. Je ne peux pas vous dire si votre livre en fait partie, parce que de simples bibliothécaires comme moi n'y ont pas accès.

— Mais vous pourriez certainement nous en montrer l'entrée, lui demandai-je sur un ton mielleux en lui tendant une poignée de gouttes d'argent que je venais d'extraire de la petite bourse.

— Désolé, mais je l'ignore complètement, me lança-t-il, tout en m'arrachant avidement les gouttes des mains.

— Mais qui le sait alors ?

— Désolé, mais mon travail ne saurait souffrir plus longue attente, lâcha-t-il avant de s'éloigner prestement.

Je restai coi un petit instant. Bulgar en profita pour se moquer de moi :

— Bravo Tilwen, belle prestation, combien t'a-t-il pris pour te raconter ces sornettes ?

— Trop, je me suis un peu fait avoir, j'en conviens. Mais s'il n'y avait pas de bibliothèque cachée où pourrait donc se trouver notre ouvrage ? Il faudra essayer de questionner l'un des érudits ce soir pendant le repas.

— Tu as raison, approuva Elwinn.

— Bon, eh bien comme il nous faut passer le temps, je vais jeter un œil plus approfondi à cette saine lecture. Au moins, si on ne trouve pas, je ne serais pas tout à fait venu pour rien...

Bulgar se pencha sur son livre, et après quelques regards en coin en direction des autres tables, nous l'imitâmes.

.....
.....
.....